

Les comédiens Hossein, Arash et Ashkan (de gauche à droite) ont conservé leurs noms à l'écran. SHELLEAC DISTRIBUTION



Trois Perses sur les chemins de traverse

Ce road-movie plein d'humour suit les pérégrinations de trois étudiants iraniens dans la France estivale

AVANT LA FIN DE L'ÉTÉ

Jouons cartes sur table. D'histoire, ici, il n'y en a guère, du moins au sens canonique du terme. On trouve toutefois, dans ce drôle de film franco-suisse, du jeu avec les genres, des personnages, de l'esprit, de la liberté, de l'humour, du mouvement, de la poésie, une sacrée atmosphère et un certain suspense même.

Avant la fin de l'été vient tout droit de la sélection du Festival de Cannes devenue, au fil des ans, la plus propice à l'aventure: l'Association du cinéma indépendant pour sa diffusion (ACID). Il s'agit du premier long-métrage réalisé en robe libre par Maryam Goormaghtigh, 35 ans, cosmopolite et décidée, et avec la modique somme de 15 000 euros.

Les acteurs sont trois étudiants iraniens à Paris rencontrés dans un café, au cours d'une errance dans la capitale. Ils se sont fréquentés quelques années durant avec l'idée d'un film derrière

la tête et se sont d'emblée montrés favorables au désir de Maryam Goormaghtigh. Il en résulte ce film qui prend la forme d'un road-movie dans la France estivale et profonde, qui nous entraîne sur un territoire mouvant et que l'on appellera comme on voudra: fiction documentée, documentaire fictionné ou autofiction – on en passe et des meilleures. Bref, disons que chacun, ici, interprète son propre rôle le long d'une trame mi-dirigée, mi-improvisée.

Un voyage d'adieu

Le nœud de l'affaire vient de l'annonce, par Arash, de son prochain retour plus ou moins contraint en Iran. C'est une catastrophe pour ses deux compagnons de cocagne française, Hossein et Ashkan, qui ne voient pas ce départ d'un bon œil. Le motif aura semblé suffisant à Maryam Goormaghtigh pour lancer les opérations filmiques avec, pour fil conducteur, le désir des deux amis de fonder un voyage d'adieu qui, par le biais d'une probable et providentielle

Les écrits du poète persan Omar Khayyam guident le trio dans son cheminement intérieur

rencontre féminine, pourrait faire changer d'avis à Arash.

Les tentes aussitôt mises dans la camionnette, le film s'arrache pour une longue route faite de campings sauvages et moins sauvages, de rencontres fortuites, de défilés villageois, de rêves à la belle étoile, de musique et de filles infiniment attendues.

Définissons le trio: d'abord Arash. Bien davantage que 100 kilos sur la balance, une tête ronde et moustachue de colosse belle époque, une vraie dégaine et des airs coquets de pacha matois. Hossein, lui, est plutôt le genre beau gosse, marié à une

Française, déjà loin en fait de l'Iran où le service militaire est supposé l'attendre. Il est manifestement le plus intégré des trois et pourtant le moins tranquille: il risque de ne jamais pouvoir retourner dans son pays.

Ashkan, enfin, est sans doute le plus iranien du groupe. Il fait la balance entre ses deux amis, est curieux, sociable et avide de rencontres; c'est un séducteur insatiable, il a les pieds sur terre en même temps que la tête dans les étoiles.

Le film avance au fil de leurs conversations et des villages traversés. C'est une amitié tendre qui lie les trois garçons, amateurs de paysages et de littérature. Pour ce voyage, leur vade-mecum n'est pas le guide Michelin mais les écrits du poète et astronome persan Omar Khayyam (XI^e siècle), qu'ils feuilletent au gré des circonstances pour tenter de se situer dans leur vie.

Mais savent-ils seulement où ils en sont? Ils errent, plutôt, comme les exilés, entre la nostalgie de la mère patrie, belle marâtre, et les

séductions du pays où ils séjournent, au premier rang desquelles le rayon alcool des grandes surfaces parisiennes. Le film se ressent, pour le meilleur, de cette incertitude, de ce vague à l'âme, de cette pente bénéfique à la rêverie et à la tendresse, alors que la séparation et l'arrachement semblent au bout du chemin.

Transe subtile

Avant la fin de l'été, titre, lui-même, ô combien sentimental, est ainsi une bluette mélancolique et joyeuse menée à trois, puis à cinq dès que Charlotte et Michèle, deux rockeuses underground sensibles au charme flou du trio, se joignent à lui pour un bout de chemin. L'impavide Arash, lui aussi, se laissera séduire, réveillant chez ses amis une passion de la casuistique amoureuse dont on suppose qu'elle remonte loin dans la tradition littéraire de leurs ancêtres.

Côté musique, une bande à la hauteur nous entraîne dans cette transe subtile, avec la chanteuse Gougoush, soit la Madonna ira-

nienne, Hassan Sattar, l'empereur de la pop préislamique, Marc Siffert, le contrebassiste français, les deux rockeuses et leurs compositions épicurantes, ainsi que l'endiable et épicurien *Down in Mexico* des Coasters.

Voilà finalement bien le genre de film tenu et ne tenant apparemment à rien, qui défie la possibilité d'expliquer ce pourquoi il est réussi. Nous pouvons dire qu'il l'est parce qu'il touche juste. Il s'inscrit à sa manière, prometteuse et sentie, dans le sillage d'un cinéma mis en œuvre avec ses sujets et libéré d'à peu près tout ce qui le contraint. On peut ainsi citer, entre autres, Jacques Rozier (*Adieu Philippe*, 1962), Alain Cavalier (*Le Plein de super*, 1976), Jean-Charles Hue (*La BM du Seigneur*, 2010) ou Emilie Brisaivoine (*Pauline s'arrache*, 2015). Une certaine idée du cinéma.

JACQUES MANDELBAUM

Film franco-suisse de Maryam Goormaghtigh. Avec Arash, Hossein, Ashkan, Charlotte, Michèle (1h 20).

Maryam Goormaghtigh, une caméra pour explorer les racines

La jeune réalisatrice d'origine belge et iranienne, qui a tourné quasiment seule, a financé son film hors des circuits officiels

RENCONTRE

Durant la conversation, à trois ou quatre reprises, sur ce ton sans appel de qui connaît la musique, elle dit: « Ça, évidemment, vous ne l'écrivez pas. » Il y a donc, chez cette jeune femme de 35 ans qui signe un premier long-métrage si libre, spontané et insouciant, une disposition à la maîtrise, à la variation savamment dosée des confidences et des informations, à la distillation parfaite des éléments communicables et des choses qu'il convient, pour le bien du film, de ne pas dévoiler.

Ne nous faisons pas, pour autant, plus naïfs que nous ne le sommes. On sait bien que le cinéma est un art impur, une illu-

sion concertée, une manière, au mieux, de chercher la vérité en recourant à de constants arrangements avec la réalité, parfois à des mensonges nécessaires.

Maryam Goormaghtigh, séduisante jeune femme brune au prénom iranien et au nom flamand, était programmée pour composer avec cette impureté du monde, pour en pénétrer les codes avec aisance. Sa mère est une anthropologue iranienne tombée précocement amoureuse de la culture et de la langue française. Son père un sinologue franco-belge, ethnomusicologue, spécialiste du qin, la cithare chinoise. Mariée jeune, le couple s'installe en Suisse, où enseigne Georges Goormaghtigh et où naît Maryam.

Dotée de rien de moins que trois nationalités (Myriam Goormaghtigh est alors suisse, belge et française) et sous l'influence de deux pôles culturels omniprésents – « le bureau de ma mère, c'était l'Iran, celui de mon père, c'était la Chine », confie-t-elle –, la jeune femme, curieuse depuis toujours de cet idiome universel qu'est le cinéma, se forme à l'Institut supérieur des arts (Insas) de Bruxelles, avant de s'installer en France, où elle vit depuis dix ans.

Un concours de circonstances

Le film *Avant la fin de l'été* (Festival de Cannes 2017), tel qu'en parle son auteure, semble naître de trois causes conjuguées. La première est sa reconquête, depuis six ans, de la culture et de la lan-

gue iraniennes, son désir de creuser cette part d'elle-même et de découvrir un pays où elle séjournait désormais régulièrement.

La seconde, intimement liée à la première, est la rencontre fortuite à Pigalle (Paris 17^e), « au bar Le Cyrano, un soir de neige », des trois étudiants iraniens qui vont devenir ses personnages. L'amitié naît rapidement de cette rencontre et l'envie de la filmer est immédiate. « Notre amitié, qui est très forte, s'est construite d'emblée sur un projet de film à définir. Dès le début, j'ai amené une caméra avec moi sans trop leur demander leur avis, et ils se sont pris au jeu. Ça a duré quelques années avant que nous franchissions le pas. »

Troisième cause, enfin, son tempérament bien trempé qui l'a

poussée à claquer la porte de l'Insas e (« Ils ne voulaient pas de comédie comme film de fin d'études ») et à se lancer seule, à corps perdu mais en amitié, dans ce film échevelé et partageur.

Echoant à faire financer ce projet trop insolite pour convaincre les organismes officiels, elle trouve à Genève un avocat iranien qui met la main à la poche pour les dépenses courantes après qu'une liste précise du prix des péages, des campings et des lessives l'ait convaincu, outre son originalité, du sérieux de l'entreprise.

La réalisatrice loue un vieux monospace, choisit les étapes du film (du Forez à l'Hérault), se charge de réserver les campings, de tenir toute la logistique avec une copine qui suit pour convoier le matériel,

convainc deux amies musiciennes de jouer le rôle des deux filles musiciennes, opère seule sur le tournage (Canon C100 et micros HF obtenus gratuitement par le comédien Ashkan), donne les directions de scènes improvisées récapitulantes des années de discussions et de connivence, sachant que le scénario proprement dit « tient sur quelques Post-It ». Deux semaines de ce régime – sans parler du détail qu'elle soit seule face à trois garçons, gentils mais quand même – la lamenent.

Le résultat est formidable, rendu possible par une expérience qui ressemble à ce que Maryam Goormaghtigh dit de l'Iran, « pays où rien n'est permis mais où tout est possible ». ■